

I

1972 - 1975

Il était une fois...

La filature endormie

Le 12 octobre 1972, Gérard et moi roulions vers St-Pierreville avec une amie. La 2 CV peinait. Après une côte raide, une descente impressionnante dans une vallée aux pentes abruptes et terriblement déserte, de tournant en tournant, nous arrivons enfin dans un petit village ardéchois des « Boutières ». Nous nous renseignons à l'épicerie : après nous avoir dévisagés scrupuleusement, l'épicière nous apostrophe...

Vous n'êtes pas d'ici, vous venez de loin ?

- D'Aubenas.

- Vous venez voir quelqu'un peut-être ?

- Pourriez-vous nous indiquer où se trouve la filature de laine ?

- Oh, vous savez, il n'y a plus rien, ça ne vaut pas la peine d'y aller.

- Pourriez-vous nous dire où elle se trouve ?

- C'est en bas, au bord de la rivière, vous descendez toujours, c'est juste avant le pont, mais vous savez, elle ne marche plus depuis longtemps.

Un peu déçus, nous prenons tout de même le chemin indiqué et nous garons la voiture sur le bord de la route. Au premier coup d'œil, le spectacle n'est guère encourageant : un petit chemin de terre non

Ardelaine, la fibre développement local

carrossable descend jusqu'à un corps de bâtiment dont la plus grande partie de la toiture est effondrée. Sur le côté, on distingue un poulailler couvert de tôles mal agencées et un petit coin de potager cerné par les ronces.

Le but de notre expédition semblait bien compromis : nous étions venus voir la dernière filature de laine de l'Ardèche dont nous avions trouvé l'adresse dans les pages jaunes de l'annuaire des postes. À cette époque, Gérard était tisserand d'art : il tissait des tapis de laine décoratifs sur un vieux métier à tisser que nous étions allés acheter dans le Valais. Il était sans cesse en recherche de nouvelles variétés de laines, de nouveaux coloris. Il en achetait à la laverie de laines Olagne à Annonay et à la filature Engles Boyer à Langogne, encore en activité à l'époque. Nous allions souvent aussi parler avec des bergers. Leur discours était toujours le même :

La laine, ça ne vaut plus rien, regardez, on la jette sur le tas de fumier !

Ils ne s'animaient que lorsqu'on les faisait parler du temps d'avant, du temps où « rien ne se perdait » :

On tondait les moutons aux forces, puis on lavait la laine à la rivière, on la faisait tremper plusieurs jours dans le courant de l'eau. Pour la faire blanchir, on y mettait un peu d'ammoniaque. Ensuite, la mère faisait les matelas ou elle la filait pour faire des chaussettes. Pendant la guerre...

On y revenait toujours à cette période de pénurie où il fallait tout faire soi-même pour survivre. Elle évoquait de tristes souvenirs pour cette génération, mais elle suscitait l'intérêt de la nôtre, à la recherche des savoir-faire oubliés, de ces travaux manuels et artisanaux qui nous fascinaient.

Ayant aperçu une silhouette dans le potager, nous nous avançons à sa rencontre ; une femme habillée du traditionnel tablier bleu marine garni de fleurettes, les bras repliés sur elle-même, la tête basse, couverte d'un fichu nous dissuade d'aller plus loin :

Tout est fini, le toit de la filature s'est effondré avec les neiges

de l'hiver 71. N'y rentrez pas, c'est dangereux, toutes les nuits j'entends craquer ; un jour tout va s'effondrer et partira à la rivière !

Il en fallait plus pour dissuader Gérard. Loin de l'effrayer, les ruines l'attiraient. Nous réussissons à convaincre la dame et nous nous avançons prudemment. Nous pénétrons dans la pièce des cartes. C'est magique, tout est en place, chaque carte semble prête à redémarrer, les bobines pleines de laine, comme si tout s'était figé « pour cent ans » : toiles d'araignées, gravats, fuites d'eau et planchers troués en font le décor. L'étage supérieur est impénétrable : les poutres s'enchevêtrent au milieu d'une tonne de tuiles cassées.

L'extrémité du bâtiment où se trouvait le logement de Mme Félicie Courbière avait échappé au désastre. Celle-ci nous fait entrer et nous explique qu'au sous-sol il y a aussi un ancien moulin à farine. Autrefois tout marchait grâce à la force de l'eau, sur deux « roues de pêche » : une pour le moulin, l'autre pour la filature, le volant d'inertie et des vanes permettant de réguler le débit. D'impressionnants engrenages, axes de transmission, poulies et courroies en témoignaient encore. Elle nous raconte qu'au début du siècle la fabrique était gérée par ses beaux-parents, puis elle a été reprise par son mari et elle. « Pendant la guerre » lorsque son mari était prisonnier, elle l'avait fait tourner avec deux ouvriers.

Après la guerre, petit à petit, l'activité a diminué pour s'éteindre dans les années 1960. Nous buvons un café avant de repartir : Mme Courbière s'active auprès de son fourneau à bois. Les murs de sa cuisine sont noircis par la fumée. Nous nous quittons. Les mains se serrent, chaleureusement.

Sur le chemin du retour, nous échangeons nos impressions : la vision de cette filature version « Belle au bois dormant », la rencontre avec cette femme dont la situation de détresse nous a touchés, ce pays aux pentes rudes, si différent de la région d'Aubenas... Nous sommes impressionnés, saisis d'un sentiment étrange, difficile à identifier.

À cette époque, nous habitons Vals-les-Bains, en Ardèche. Nous y étions arrivés en janvier 1971.

Ardelaine, la fibre développement local

Gérard connaissait bien la région pour y avoir passé son enfance jusqu'au bac. Né à Châteaurenard, en Provence, il avait 7 ans lorsque son père est venu s'établir à Aubenas pour diriger les travaux de construction des premiers HLM de la ville. Ses études l'ont ensuite amené à Aix-en-Provence pour préparer le concours des arts et métiers. Bien qu'ayant été reçu, il a finalement opté pour une école d'architecture à Strasbourg. Il a ensuite travaillé à Paris, puis à Saint-Rémy-de-Provence où ses parents avaient construit leur maison. Déçu par une Provence dénaturée par le snobisme et l'argent, à 25 ans, il faisait le choix de revenir en Ardèche pour y « faire sa vie ». Quant à moi, Béatrice, j'avais terminé des études d'orthophonie à Paris et rencontré Gérard en Provence durant l'été 1970. J'étais amoureuse et venir vivre en Ardèche ne me déplaisait pas. J'ai souvent changé de région dans mon enfance en suivant la carrière de mon père de La Rochelle à Paris, puis de Paris à Avignon. Je passais aussi toutes mes vacances dans un village de la Creuse où se trouvent mes racines familiales. Il m'avait été facile de trouver du travail à Aubenas car j'étais une des premières orthophonistes du département.

Si nous étions venus là, en Ardèche, c'était aussi pour nous consacrer à un grand projet : redonner vie au hameau du Viel Audon à Balazuc, village au sud méditerranéen du département, au bord des gorges de l'Ardèche.

Déjà en route : la reconstruction du « Viel Audon ».

Lorsque Gérard était adolescent, sa passion était l'archéologie et avec un ami ils étaient devenus les élèves de deux archéologues passionnés, M. Henri Saumade et le Commandant Raoul Perrot. Ils passaient tous leurs loisirs à fouiller des sites avec leurs « professeurs ». Il a gardé un souvenir inoubliable des découvertes importantes qu'ils ont faites. C'est lors d'un repérage à la grotte du Viel Audon, connue pour ses vestiges de l'âge du bronze, que Gérard avait

découvert ce hameau du bord de l'Ardèche. Ses habitants l'ont quitté au début du XIX^e siècle pour construire de grandes magnaneries sur le plateau qui surplombe le hameau. Ils avaient pour cela démonté les toitures, les charpentes, les fours à pain, certains linteaux... Il ne restait de ce hameau que les vestiges d'une dizaine de maisons, envahis par le lierre et les micocouliers.

Vouloir restaurer ce village, totalement en ruines, inaccessible en voiture, sans adduction d'eau, sans électricité, semblait pure folie. Nous n'étions pas dupes, nous savions que ce projet dépassait notre dimension. Nous n'avons jamais pensé y faire notre maison personnelle pour y vivre. Nous étions plutôt dans l'idée de réaliser une « œuvre ». Un autre couple s'était associé à ce projet au départ, mais il ne réussit jamais à quitter définitivement Paris. Nous avons cherché à intéresser de nouveaux partenaires, mais longtemps sans succès. Reconstruire un village en Ardèche, c'était dans l'air du temps et nous n'étions pas les seuls à être habités par ce mythe.

Dans un premier temps, nous avons cherché à acheter les ruines. Le cadastre signalait une dizaine de propriétaires. Nous avons passé au moins trois ans à convaincre l'un après l'autre de nous vendre leur bout de ruine ou de terrain. Ce n'est qu'après avoir regroupé un minimum de parcelles que nous avons envisagé sérieusement la reconstruction.

Mais comment faire ? Pendant mon adolescence, j'avais fait beaucoup de scoutisme et à l'occasion des camps d'été j'avais participé à des chantiers de jeunes. Notre projet de faire revivre le hameau du Viel Audon correspondait tout à fait à l'esprit de ces chantiers qui permettaient la remise en valeur de sites (châteaux, bâtiments classés, rues ou places de villages...) dans un but d'intérêt général. Nous nous sommes donc mis en relation avec une association nationale de chantiers de jeunes, Études et Chantiers. Celle-ci a très bien accueilli notre projet et a inscrit la reconstruction du Viel Audon à son catalogue.

Les chantiers de jeunes

C'est ainsi que nous avons animé des « chantiers de jeunes » au Viel Audon durant toutes les vacances scolaires à partir des vacances de Pâques 1972. Ces chantiers avaient beaucoup de succès : nous étions dans une ambiance de « pionniers », remettant à jour les ruines, nous battant contre la végétation, déblayant des tonnes de cailloux, retrouvant petit à petit chaque cave voûtée, chaque foyer, chaque escalier, consolidant les murs instables... l'été nous étions jusqu'à cent personnes.

À travers ces chantiers, nous avons découvert la richesse d'une pédagogie où chacun fait l'expérience de la responsabilité individuelle dans un projet collectif. Sur le chantier, il faut que « ça tourne » : il faut aller chercher le sable à la rivière, descendre les sacs de ciment à dos d'homme sur le site, faire le mortier à la pelle, bâtir, déblayer, faire la cuisine, transporter les matériaux, approvisionner en eau et nourriture. Sur chacun des postes une équipe s'organise. Elle est responsable de son secteur et sait que les autres dépendent de son travail : il faut du sable et du ciment pour faire du mortier, il faut du mortier pour bâtir, il faut faire un bon repas si l'on veut travailler avec entrain, etc. Hiérarchie et sectorisation ne sont pas à l'honneur : une rotation des postes est faite pour permettre à chacun d'expérimenter la diversité des tâches pendant son séjour. Il, ou elle, peut ainsi avoir une vue d'ensemble et s'évaluer personnellement dans les différentes activités. Chacun apprend en faisant et s'il en sait un peu plus, c'est pour pouvoir entraîner les autres. Chacun fait l'expérience de participer à une microsociété où l'on découvre concrètement la vie d'équipe, la solidarité, et à travers le « faire ensemble », la coopération.

D'année en année, il s'était constitué un groupe de jeunes qui revenaient régulièrement, créant ainsi l'embryon de la vie associative qui se développera par la suite. À la question : « Que va devenir le Viel Audon ? », nous répondions : « Ça dépend de vous », mais nous étions tous conscients qu'il faudrait une dizaine, voire une vingtaine d'années pour rendre le hameau habitable... nous avions le

temps d'y penser ! Ce que nous avons défini, c'est que, par nature, le Viel Audon était destiné à être un lieu d'accueil pour la jeunesse et pour des activités « non lucratives ». Ce terme n'excluait pas un certain réalisme économique : si des gens devaient vivre au Viel Audon, il leur faudrait exercer des activités rémunératrices, mais aussi bien intégrées au site (agriculture, accueil...). Le Sud de l'Ardèche devenait une région à forte pression touristique et notre souci était aussi de protéger ce site de la spéculation foncière.

Les chantiers de jeunes nous occupaient pendant les vacances scolaires. En dehors de ces périodes, nous travaillions, moi comme orthophoniste et Gérard comme dessinateur pour des architectes ou tisserand d'art. Dans nos temps libres, Gérard me faisait découvrir la beauté et la diversité des paysages d'Ardèche qu'il connaissait bien. Nous fréquentions aussi toutes sortes d'expériences fleurissant dans le département à cette époque.

Dans les années 1970, l'Ardèche, était un vrai laboratoire d'expérimentation sociale ; on y trouvait toutes sortes de groupes : communautés à tendance mystique, extrémistes politiques, projets agricoles, groupes de musique, groupes homosexuels ou encore embrassant des philosophies orientales souvent ramenées d'un voyage en Inde. Nous sommes allés à la rencontre de ces diverses expériences. À l'époque, il suffisait de pousser la porte et lancer un : « Qui êtes-vous ? Que cherchez-vous ? » pour entamer la conversation. Chacun cherchait à valoriser son expérience et à la faire partager à d'autres. Nous avons beaucoup appris de ces échanges. Nous avons aussi beaucoup appris des déboires de ces communautés : conflits internes, conflits avec la police et galères incroyables de survie économique (1).

(1) Lire Danièle Léger et Bertrand Hervieu, *Au fond de la forêt, l'État*, Seuil, 1979

« Vous êtes des soixante-huitards » !

Combien de fois avons-nous entendu cette affirmation, connotée d'un zeste de provocation. On se sent toujours un peu agressé à entendre cette invective, déjà parce qu'il n'est jamais agréable de se voir enfermé dans un concept flou, mais aussi à cause de tous les clichés réducteurs et péjoratifs qu'elle comporte, particulièrement en Ardèche.

Nous ne pouvons nier le fait d'appartenir à cette génération, qui avait entre 18 et 25 ans au printemps 1968, comme des milliers d'autres jeunes Français et qui a été marquée par le bouleversement culturel qui a suivi les « événements ».

Cette année-là je faisais ma première année d'orthophonie au CHU de la faculté de médecine de Paris ; j'avais 18 ans et venais de ma « province » avignonnaise. J'ai assisté aux événements en spectatrice médusée, cherchant à comprendre ce qui se passait, cherchant à m'informer. Gérard, avait interrompu ses études pour travailler à Saint-Rémy-de-Provence, au bureau de son père qui avait subi un grave accident. On peut dire que les « événements » se sont passés sans nous, mais néanmoins, comme toute notre génération, nous avons été confrontés à des questions profondes auxquelles chaque jeune de cette époque se devait de trouver des réponses : Que voulons-nous vivre ? Quelle société voulons-nous pour nos enfants ? Quelles valeurs allons-nous incarner dans nos vies ? Et tout cela, en faisant table rase des conformismes, des qu'en dira-t-on et des vérités établies définitivement.

À la rentrée d'automne 1968, professeurs et étudiants avaient repris leur place, avec le même programme, comme si rien ne s'était passé. Là où l'on sentait qu'il s'était passé quelque chose, c'était plutôt dans les rues de Paris où il y avait un car de CRS à chaque angle de rue. La déception était amère et de nombreux jeunes ont alors abandonné leurs études et sont partis à la campagne « refaire le monde à leur image ». Nous sommes venus en Ardèche parce que Gérard y avait passé son enfance et son adolescence, mais il se trouve aussi que c'était une destination privilégiée des candidats pour « un nouveau monde ».

Retour vers Saint-Pierreville : le sauvetage de la filature

Après avoir découvert la filature de St-Pierreville, ou ce qu'il en restait, nous étions préoccupés : si rien n'est fait, tout va s'écrouler ; il faudrait mobiliser des gens, créer une association. Ces machines sont un patrimoine unique dans le département ; on pourrait faire un musée ; qui peut s'y intéresser ? Nous y réfléchissons, nous en parlons souvent, puis un jour, nous n'y tenons plus : nous décrochons le téléphone et demandons à l'opératrice de Privas de nous passer le 16 à St-Pierreville :

Bonjour madame, vous vous souvenez, nous étions venus il y a trois semaines environ ?

- Oui, je vois...

- Écoutez, nous ne savons pas encore comment, mais nous allons essayer de faire quelque chose pour la filature.

- Vous êtes la providence, nous répondit-elle, la gorge nouée.

À partir de ces paroles, nous nous sommes sentis engagés, responsables : il fallait que nous trouvions une solution pour la filature.

Mais que faire ? Nous étions déjà si occupés avec le Viel Audon. Nous décidons d'en parler autour de nous. Nous tentons de mobiliser des connaissances, mais vu d'Aubenas, St-Pierreville paraît « au bout du monde ». Nous contactons le mouvement des scouts, les éclaireurs... ils n'accrochent pas. Las de parler dans le vide et devant l'urgence de la situation, nous retournons à St-Pierreville faire un état des lieux plus sérieux. Gérard se rend compte alors de la gravité de la situation : la pression de la charpente de l'ancien toit à quatre pentes pousse sur les murs latéraux, le poids des tuiles et des gravats sur le plancher en mauvais état, menace de tout faire écrouler... il faut faire très vite, sinon les dégâts deviendront irréparables.

Nous cherchons à aller plus loin avec Mme Courbière et faisons la connaissance de son mari. L'un et l'autre ne savent que dire. Sans que ce soit formulé, il apparaît qu'ils n'ont pas d'argent pour faire la moindre réparation. Nous leur demandons alors l'autorisation de tenter un sauvetage sommaire, seulement pour éviter que les dégâts

Ardelaine, la fibre développement local

ne s'aggravent. Mme Courbière acquiesce, M. Courbière reste silencieux, voire indifférent, comme s'il ne se sentait pas concerné.

À partir de ce jour, nous passerons la plupart de nos week-ends à St-Pierreville. Lorsque nous avons commencé à déblayer la toiture effondrée, nous avons vu arriver Gilbert, un adolescent placé chez Mme Courbière, puis Alain, son voisin et ami, puis d'autres, Christian, dit Kiki, et son frère Gérard, puis encore d'autres... Avec ardeur ils nous ont aidés à évacuer par les fenêtres toute la vieille charpente et les tuiles. À la fin, cela faisait une montagne aussi haute que les trois niveaux de l'édifice ! Le soutien spontané de ces jeunes du pays nous a bien encouragés dans notre action.

Une fois la toiture déblayée, il fallait trouver une solution pour protéger le bâtiment de la pluie. Les propriétaires ne pouvant rien financer, nous avons acheté nous-mêmes, les poutres et voliges d'une charpente provisoire, ainsi que les matériaux de deux piliers pour la porter (les murs du bâtiment étaient trop instables pour y appuyer quoi que ce soit). Nous n'avions aucun matériel pour réaliser ces travaux. Nous avons donc entrepris, Gérard et moi, le montage de cette charpente... moi en bas et lui en haut, à des hauteurs vertigineuses. C'est dans ces moments-là que j'ai eu le plus peur pour sa vie. Je le reverrai toujours... funambule, un jour de grand gel, marchant sur une poutre étroite à une hauteur impressionnante...

Nous avons continué ces travaux jusqu'au printemps 1973. Après avoir recouvert les voliges d'une toile goudronnée, nous étions heureux d'avoir réussi à mettre hors d'eau les bâtiments et les vestiges de l'ancienne filature. Nous avons acquis aussi la confiance de Félicie Courbière, que nous apprenions à connaître. C'était une femme très pieuse, appartenant à une église protestante « darbiste » assez répandue dans cette région de l'Ardèche (du nom de Darby, son fondateur, un dissident de l'église anglicane). Elle vivait, la Bible sur le coin de la table de la cuisine, toujours prête à être consultée, chaque repas commençant par une « prière d'action de grâce ». Malgré l'austérité de sa religion, Félicie Courbière était une femme avenante, au visage fin, s'exprimant posément. On la sentait en grande difficulté financière et morale. Elle avait élevé plusieurs

enfants de l'Assistance sociale dont l'un était handicapé mental et lui donnait beaucoup de soucis, mais jamais de remarque désobligeante, jamais un mot plus haut que l'autre, une infinie patience. Félicie Courbière était de ces personnes qui ne savent pas médire ni se plaindre et voient encore la lumière là où d'autres sont déjà dans les ténèbres.

Nous restions confiants, sans savoir de quoi serait fait le lendemain, sans avoir encore les moyens de projeter un devenir à cette aventure.

Un événement sème doute et confusion

Nous arrivons un jour pour travailler lorsque Mme Courbière nous annonce que son mari est bien malade ; celui-ci est alité et pour un mal plus grave semble-t-il qu'une simple grippe : c'est à ce moment que nous apprenons qu'il était atteint d'une maladie pulmonaire datant de sa période de captivité en Allemagne. Il est « condamné ». Nous arrêtons tous travaux mais revenons régulièrement à la filature. Gérard relaiera Mme Courbière au chevet de son époux à l'agonie. Celui-ci décédera le 13 mai 1973.

Cet événement nous précipite dans une période de grande confusion.

En consultant le notaire pour la succession, Mme Courbière apprend qu'elle n'est pas entièrement propriétaire de sa maison. En effet son mari a racheté les bâtiments de la filature – dont ses parents n'étaient que gérants – en indivision avec un camarade de captivité. La veuve de M. Courbière n'hérite donc que de la moitié de la propriété. Croyant que son mari avait « réglé ses affaires », cette découverte est dramatique pour elle. Elle a à peine les moyens de survivre, il lui est impossible de racheter la moitié du bâtiment et il lui est aussi très douloureux d'envisager de partir de chez elle.

Nous voilà mis au pied du mur !

Nous qui avons à peine les moyens de financer les travaux de déblaiement et consolidation des ruines du Viel Audon, il nous fallait envisager l'achat de la filature sachant aussi que nous n'aurions

Ardelaine, la fibre développement local

certainement pas les moyens de financer la reconstruction. La situation est difficile, nous hésitons à nous engager. Nous rencontrons tout de même le copropriétaire et celui-ci n'est pas coopérant : il avait fait cet achat dans l'espoir de faire une bonne affaire, mais n'en a jamais eu aucun bénéfice. Il nous fait comprendre que ses exigences seront à la hauteur de sa déception !

À ce stade, nous sommes de plus en plus conscients que nous ne pouvons pas nous engager seuls dans cette aventure : la charge, le travail, le projet, le coût ne sont pas à la dimension de nos deux personnes, déjà responsables d'un autre projet d'envergure. Mme Courbière attend un engagement de notre part que nous ne sommes pas en mesure de donner. Elle hésite devant l'urgence de trouver une solution viable pour elle. Il faut qu'elle vende. Des acheteurs intéressés se sont fait connaître au notaire...

Les jeunes du Viel Audon découvrent la filature

Pendant les vacances de Noël 1974, nous avons organisé un stage de tissage avec une vingtaine de jeunes animateurs qui avaient fait le chantier du Viel Audon pendant l'été. Entre le métier à tisser et le rouet, nous leur parlons de la filature de St-Pierreville et de l'opportunité de relancer le travail de la laine dans le département. Nous les emmenons y faire une visite. Nous essayons de sensibiliser les participants les plus motivés, mais ils habitent loin... Bourgogne, Franche-Comté, Paris ; ils sont attachés à leur région d'origine et n'ont pas envisagé d'en partir.

L'été 1974, les discussions dans le groupe des animateurs du chantier de jeunes au Viel Audon tournaient souvent autour du thème : « Le tourisme pour ou contre ? » Nous étions en Ardèche du Sud dans une période de lutte entre agriculteurs locaux et promoteurs du tourisme. Les Hollandais achetaient de vieilles fermes pour en faire des résidences secondaires et des centres de vacances. Leur comportement distant vis-à-vis des autochtones et méfiant quant au commerce local a cristallisé l'agressivité : des « NL go home »

étaient peints sur les routes. Par ailleurs, le passage du rallye de Monte-Carlo suscitait aussi des réactions : sur les murs on pouvait lire : « Le rallye passe, le pays crève. » Face aux conséquences de l'exode rural qui s'aggravait tous les jours, que faire ? Beaucoup de citadins étaient « retournés à la terre » à cette période, certains avec succès, mais beaucoup aussi étaient repartis vers la ville après s'être rendu compte qu'on ne peut pas vivre « avec trois poules et deux cochons » ! Les communautés de l'époque ne donnaient pas l'impression d'être durables. En refusant le « système », en affirmant vouloir vivre « à la marge » de la société et revendiquant le droit à la paresse et la marginalité, elles ne se construisaient pas une assise économique durable. Par ailleurs, on commençait à parler de la nécessité d'un nouveau « développement rural » basé sur l'innovation et adapté à la modernité.

Sur le chantier de jeunes, nous avons vécu la force de la « coopération ». Nous savions qu'en se regroupant, en étant solidaire, on pouvait bouger des montagnes ! Oui mais, nous disait-on, c'est facile au soleil, dans un cadre idyllique et sans aucun impératif de production dans un temps donné ! L'idée de vouloir remonter cette filature de laine semblait totalement irréaliste. Lorsque nous argumentions sur les valeurs de la coopération, on ne manquait pas de nous dire que c'était très bien dans le cadre des chantiers de jeunes, pendant les vacances, mais que ça ne pouvait pas marcher dans la réalité économique. Nous étions de plus en plus persuadés du contraire et nous voulions mettre cette idée à l'épreuve de la réalité.

On se jette à l'eau...

Nous sommes à Pâques 1975. Sur le chantier du Viel Audon, nous continuons à parler avec les animateurs, de la filature qui va se vendre. Nous essayons de les motiver aux enjeux qui nous apparaissent de plus en plus clairement :

- sauver un patrimoine ;
- relancer le travail de la laine dans le département ;

Ardelaine, la fibre développement local

- se confronter à la création d'une entreprise coopérative, grandeur nature.

Les jeunes nous pensent un peu fous : il y a vingt ans de travail pour faire revivre le Viel Audon et nous voulons les entraîner dans une autre aventure tout aussi périlleuse ! Nous leur expliquons qu'au Viel Audon, il faudra peut-être plus de dix ans pour réunir les conditions de la viabilité du hameau : habitat décent, eau courante, électricité, et activité économique... À St-Pierreville, il s'agit d'emblée d'un projet économique. Il y a beaucoup de travail, mais transformer les laines sur ce site peut répondre à un besoin local. Il y a sûrement la possibilité d'en vivre. Qui est partant ?

Nous continuons à rendre visite à Mme Courbière et correspondons avec son copropriétaire pour l'amener à décider d'un prix de vente. Au mois de mai 1975, celui-ci l'annonce enfin : 40 000 F (6 098 €). Il faut envisager de donner la même somme à sa copropriétaire. Nous revenons voir Mme Courbière et la trouvons distante, presque gênée. Nous apprenons qu'un autre acheteur lui a été présenté. Marcel Dumas, son voisin dont nous avons fait la connaissance, nous le racontera par la suite : « C'était un Parisien qui voulait faire un élevage de truites. » Nous sommes très mal à l'aise. Pouvons-nous accepter de voir arrêter là cette aventure ? Pourtant l'acquisition de la filature, ajoutée au projet du Viel Audon, est au-dessus de nos forces et nous n'avons encore aucun partenaire prêt à s'investir à nos côtés.

Malgré tout, nous ferons le pas... nous dirons à Mme Courbière que nous sommes acquéreurs. Mes revenus d'orthophoniste me donnent la possibilité de faire un emprunt. Nous lui demandons donc de choisir entre nous qui affirmons lui laisser la jouissance de son appartement et parlons de relancer la filature avec des amis..., et le Parisien qui veut faire un élevage de truites. Elle hésitera à donner sa réponse, consultant les uns ou les autres. M. Dumas l'encouragea en notre faveur : « Choisissez les jeunes... Moi j'ai toujours aimé les jeunes ! »

Elle suivra son conseil et nous donnera la préférence. Le 15 juillet 1975 j'écris au notaire pour lui signifier d'établir l'acte de vente. J'achèterai 40 000 F la part de chacun, soit 80 000 F (12 196 €) en tout. Je ferai un emprunt de 50 000 F (7 622 €) et verserai à Mme Courbière 30 000 F (4 574 €) en mensualités établies sur trois ans. Dans les clauses de la vente, nous lui laissons la jouissance de son logement jusqu'à la fin de ses jours.

Une équipe enfin pour cette aventure !

L'été 1975, nous animons le chantier du Viel Audon dans l'incertitude la plus totale. Nous continuons à parler du projet de relance de la filature de St-Pierreville à ceux qui semblent ouverts. Nous affirmons notre recherche de partenaires sans plus. À la fin de l'été, nous décidons de faire un « tour de table » pour savoir qui est prêt à tenter l'aventure. Deux personnes participeront en faisant don d'une somme d'argent. Six personnes se déclareront prêtes à participer au projet, dont trois se retireront rapidement. Curieusement, celles qui restent ne sont pas les personnes que nous connaissons le plus ou avec lesquelles nous avons des affinités particulières.

Pierre Cutzach venait de passer son brevet de technicien agricole. Lyonnais d'origine, il connaissait bien l'Ardèche pour y avoir passé de nombreuses vacances car ses parents faisaient partie de l'association fondatrice du centre de vacances de Vogüe. Il n'avait pas l'intention de s'installer sur une ferme, mais était très attiré par la vie dans le monde rural et les activités agricoles.

Frédéric Jean sortait d'une formation en maçonnerie chez les Compagnons du Tour de France. Parisien d'origine, il s'était heurté au système scolaire qui ne lui convenait pas. L'orientation vers le bâtiment et une activité manuelle, comme la maçonnerie, lui correspondait mieux. Fils de militants du parti socialiste... « refaire le monde », ça lui parlait !

Catherine Chambron, habitait Paris à cette époque. Elle venait de faire une année d'IUT en gestion. Fille d'un professeur de faculté et

Ardelaine, la fibre développement local

d'une enseignante en lycée, elle avait vécu en famille les bouleversements culturels de 1968. Elle était devenue allergique aux discours et rêvait d'action, de concret, de pratique et d'aventure !

Gérard avait 30 ans et moi 25 en cette fin d'été 1975 et nous nous réjouissons de pouvoir enfin travailler avec des partenaires enthousiastes. Nous étions convaincus de pouvoir faire avancer les projets engagés en mutualisant avec eux nos compétences et notre temps disponible.

Nous allons ensemble à la filature et présentons nos amis à Mme Courbière. Elle faisait confiance à notre couple, quel accueil fera-t-elle à l'équipe ? Aura-t-elle peur des « qu'en dira-t-on » ? Il faut dire que nous sommes dans un contexte où la population locale est très « interpellée » par l'arrivée de « hippies, de communautés, de barbus et chevelus, qui veulent vivre dans les fermes abandonnées, comme autrefois ! »

Mme Courbière a accueilli chaleureusement nos nouveaux partenaires. Elle a tout à fait compris que nous ne pouvions porter seuls la tâche de « remonter la filature » ; elle leur fait confiance, comme à nous-mêmes.



Félicie Courbière